





# Impasse au quatrième

**MYL BERSAL**

*Edition* **S** *cripta*

***Du même auteur :***

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014

À Yves BERTRAND, Commissaire Divisionnaire de la  
Police Judiciaire.



« La vie est un grand livre pour chacun différent.  
Il est des pages vertes apportant l'espérance,  
où l'être tout entier se tend vers un seul but.  
Il est des pages rouges, pages de la démence,  
où chacun, devant elles ... disparaît, ne vit plus... »





# **Première partie**



## Chapitre I

Il faisait une chaleur accablante, en ces derniers jours de juillet. A seize heures, les terrasses des bistrots regorgeaient déjà de gens plus ou moins légèrement vêtus, avides de rafraîchissements, affalés devant un demi glacé.

Cette rue du quatorzième arrondissement était pratiquement déserte ; les tilleuls qui la bordaient diffusaient, çà et là, un îlot d'ombre agréable, contrastant avec l'état de fusion du macadam, sous le soleil estival. C'est dans cette léthargie générale que le cri déchirant retentit, suivi aussitôt du bruit mat...

Une masse informe gisait sur le trottoir. Un homme s'agenouilla près de la femme :

— Ne bougez pas, Madame -articula-t-il- on va venir vous secourir... Courage !

Un imperceptible sourire tira les traits de la moribonde alors que, tendant ses dernières forces, elle s'agrippait au bras de l'homme et

que ses lèvres remuaient avec difficulté...

L'inconnu se pencha pour recueillir les dernières paroles de cette bouche qui demeura, soudain, figée dans un rictus... Un soubresaut, et la tête retomba en arrière. Il n'y avait plus rien à faire ; la femme était morte.

On entendit au loin la sirène de l'ambulance.

L'homme se releva, perplexe... Des gens l'entouraient, ne voulant rien perdre du spectacle, les yeux à la fois avides et horrifiés. Une mort est une vision inoubliable. C'est l'arrêt de la vie, qui émeut le cœur de chacun et par lequel chacun se sent concerné.

Les commentaires allaient bon train :

— Elle s'est jetée de cet immeuble ! C'est un suicide !

— Qui est-ce ? Que vous a-t-elle dit, Monsieur ?

— C'est terrible ! Elle a l'air jeune ! Baissez sa jupe !

— C'est la dame du quatrième ! Mon Dieu !... et les petits qui doivent être seuls, avec la fenêtre ouverte !

L'ambulance arriva en même temps que la Police qui fit circuler les curieux, non sans peine.

On suivit avec intérêt l'agent qui marquait l'emplacement du corps, puis le transport de ce corps dans une couverture, et enfin le départ de l'ambulance.

Dans la rue, déserte tout à l'heure, l'animation régnait. Les gens s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre ; les agents étaient bousculés par les curieux qui voulaient encore voir ce rond blanc, qui symbolisait La Mort.

\*\*\*\*\*

Il était onze heures lorsque le commissaire De Saint Yves, Chef de la Brigade Criminelle à la Préfecture de Police, poussa la porte de son bureau, Quai des Orfèvres. Contrairement à son habitude, il était peu souriant. Son front était barré de deux profondes rides, signe chez lui d'une intense réflexion. Il répondit brièvement au salut des deux officiers de police présents.

— Oudiart, venez avec moi ! -dit-il-... Quoi de neuf, ce matin ?

Le plus proche collaborateur du commissaire le suivit de son pas nonchalant :

— Rien, Patron ! Calme plat. Le week-end s'annonce sensas... et tout le monde va en profiter. Mais vous, Patron, vous avez l'air d'avoir avalé une couleuvre, si je puis me permettre. Quelque chose qui ne va pas ?

— Oh, j'ai horreur d'assister à un enterrement, c'est tout.

— A un enterrement ? Qui est mort ?

— Ce matin, je suis allé aux obsèques de Mme Renielle. Cela vous dit quelque chose ?

— Mme Renielle... La suicidée de mardi ! Que diable y êtes-vous allé faire ?

L'étonnement d'Oudiart se changea en stupeur en entendant son chef lui répondre :

— Je ne sais pas... Depuis mardi, je pense à cette malheureuse femme qui s'est suicidée presque devant nous. Vous étiez avec moi, vous vous en souvenez ? Je ne peux pas oublier ces yeux qui me fixaient et ce message qu'elle s'est efforcée de me dire :

« Ce n'est pas vrai pour le quatrième »...

— Mais elle était détraquée... Elle avait déjà tenté de se tuer. Vous le savez bien, les voisins nous l'ont signalé... .

— Je sais, je sais, mais j'ai eu envie d'y aller. Un peu de sentimentalité qui m'atteint.

N'en faites pas un drame !... Je dois vieillir - ajouta le commissaire en souriant-... Alors, on se repose ?

— Au fait, cela tombe bien ! Le commissaire Fabre vient de vous envoyer le double du rapport sur ce suicide. Quand vous le lui avez demandé, il a dû penser que l'on manquait de boulot, ici, et que l'on se rabattait sur les faits divers.

De Saint Yves ouvrit l'enveloppe et lut :

Lucie Michel, épouse Renielle.

Née le 13.08.1970 à Neuilly/Seine,  
107 rue Saint Porchaire.

Sans profession. Mère de trois enfants.

Le mardi, 23/07/2009, s'est jetée de la fenêtre de son appartement situé au quatrième étage, au numéro 7 de la rue Galilée. Sa mort fut instantanée.

D'autres précisions suivaient concernant la santé de la jeune femme qui était enceinte de cinq mois et qui semblait souffrir de sous-alimentation (rapport du médecin légiste). Il était aussi fait mention d'une tentative de suicide, un mois plus tôt ; Lucie Renielle avait tenté de se jeter sous les roues d'une voiture,

mais le conducteur avait freiné à temps. Fabre avait enfin ajouté que certains témoins avaient vu s'enfuir, tout de suite après le suicide, et sortant du couloir, un homme à l'air affolé. Le signalement était très vague. Les policiers avaient tout de même vérifié s'il était matériellement possible de pousser quelqu'un du quatrième, par la fenêtre... et de se retrouver en même temps que lui en bas. Le résultat ayant été, bien sûr, négatif, rien ne laissait donc penser qu'un rapport quelconque ait pu exister entre le fuyard et Lucie Renielle. L'enquête suivait son cours.

En se réveillant le lendemain, dimanche, De Saint Yves constata que la journée s'annonçait propice : le soleil brillait et un ciel d'un bleu pur invitait à la promenade.

« 107, rue ST Porchaire. Neuilly/Seine...

« 107, rue St Porchaire. Neuilly/Seine... »

De Saint Yves sursauta. Au lieu d'entonner un hymne barbare à la gloire du soleil ou à la joie de vivre, comme chaque fois qu'il était de bonne humeur, il psalmodiait une adresse : « 107, rue St Porchaire. Neuilly/Seine... » Il se rappela soudain : C'était le lieu de naissance



de Lucie Renielle !... Ce souvenir sembla brutalement ternir l'éclat du ciel et un nuage gris passa devant le soleil :

— Allons, bon ! -pensa-t-il- Oudiart rira bien !... Tant pis, j'irai cet après-midi.

\*\*\*\*\*

Il faisait très chaud et, en arrêtant sa voiture devant le petit pavillon de la rue Saint Porchaire qui portait le numéro 107, De Saint Yves pestait fortement contre lui-même, contre sa curiosité, sa sentimentalité et même contre le soleil. Dans le minuscule jardin qui entourait la maison, le policier entendit des éclats de rire et il vit trois jeunes enfants qui s'ébattaient autour d'une petite piscine en caoutchouc. Heureux, ils s'aspergeaient et De Saint Yves envia les gouttelettes claires qui s'attachaient à leur peau, l'espace des quelques secondes, nécessaires au soleil pour les happer.

— Vous désirez, Monsieur ? -demanda une voix douce.

Surpris, De Saint Yves se retourna et vit

une dame âgée, aux cheveux grisonnants, vêtue de noir.

— Veuillez m'excuser, Madame. Je suis le commissaire de la Police Judiciaire. Est-ce que j'ai affaire à Mme Michel ?

— Oui, Monsieur... Ah, Vous venez pour me prendre les enfants de Lucie... Je ne vous les donnerai pas. J'irai devant le tribunal, s'il le faut.

La voix douce était devenue véhémence et les yeux clairs lançaient des flammes.

— Mais non, Madame, rassurez-vous. C'est moi qui ai assisté votre fille dans ses derniers instants et...

— Entrez, Monsieur! -coupa la vieille dame.

\*\*\*\*\*

Dans la salle plongée dans la pénombre, atmosphère agréable après la luminosité agressive de l'extérieur, De Saint Yves se sentait embarrassé. Il était venu obéissant à

une impulsion qui, depuis le mardi, le poussait à penser à Lucie Renielle... Maintenant il était là...

Asseyez-vous, Monsieur ! Et, je vous en supplie, parlez-moi d'elle ; dites-moi tout ; vous l'avez vue morte ; décrivez-la-moi. Six ans ! Cela fait six ans que je ne l'ai pas vue... même à la mort de son père, il y a trois ans !... Je vous en prie, je vous en prie...

Interloqué, De Saint Yves se souvint d'un détail qui l'avait frappé à l'enterrement : au banc de la famille Renielle était seul.

— Calmez-vous, Madame ! Je comprends votre peine.

Et tout doucement, il commença le récit de ce qui l'avait si fortement frappé le mardi précédent. Il garda cependant pour lui la phrase sibylline prononcée par Lucie.

Madame Michel s'était calmée et, prostrée, ne faisait que répéter : « Lucie, ma petite fille chérie !... »

— Madame, me permettez-vous une question ?... Un différend existait-il entre vous et votre fille qui puisse expliquer cette rupture de six ans ?

— Aucun. C'est lui, qui lui interdisait de venir nous voir. Il était jaloux de l'affection

que nous nous portions mutuellement. Fille unique, Lucie était adorée par son père et moi-même.

— Comment a-t-elle fait la connaissance de votre gendre ?

— Elle suivait des cours de secrétariat à Paris et c'est dans le métro, je crois, qu'ils se sont connus. Il était représentant en livres. Il a peu d'instruction mais, d'après Lucie, il parlait si bien... et, surtout, il avait beaucoup voyagé, en particulier, au Mexique.

— Vous permettez, Madame... -De Saint Yves alluma sa pipe et se cala dans son fauteuil... :

Que s'est-il passé pour que Renielle coupe les ponts avec vous ?

— Au début, tout allait bien et nous voyions souvent Lucie car ils avaient loué un studio tout près. Un jour, nous reçûmes une lettre de Lucie et nous avons cru qu'ils étaient devenus fous. Lucie nous apprenait qu'elle attendait un bébé. A partir de cet événement, toute leur vie passée et les anciennes affections étaient abolies. La vie nouvelle qu'ils avaient engendrée ne devait vouer de l'amour qu'à ses créateurs!... Elle nous annonçait aussi qu'ils déménageaient et

partaient pour un pays lointain. J'ai couru chez eux et, effectivement, ils avaient quitté le studio depuis deux jours. Nous n'avons plus jamais eu signe de vie, jusqu'à mardi...

Mme Michel éclata en sanglots...

— C'est votre gendre qui vous a appris la mort de Lucie et vous a amené les enfants ?

— Oh, non !... C'est notre curé... J'ai su ainsi son adresse et je m'y suis rendue. La concierge gardait les enfants, à la demande d'André. Quand elle a su que j'étais la grand-mère, elle me les a donnés. Je les ai amenés ici et je suis bien décidée à les garder, malgré les menaces d'André.

— Des menaces ? Il est venu ici ?

— Oui, le soir même. Il était comme un fou et m'a promis la malédiction de je ne sais quelle divinité car... j'ai volé l'âme des enfants... Il voulait les reprendre pour les purifier... les purifier !... de quoi... mon Dieu !... d'avoir une grand-mère qui les aime !

— Mais pourquoi a-t-il changé d'avis ?

— Je lui ai dit que j'allais demander une enquête sociale afin de déterminer s'il était capable de les élever. Il s'est calmé et d'une voix glaciale m'a lancé : « Gardez-les ! Désormais, leur âme est souillée. Ils auront

réussi à détourner mes enfants. »

— Qui... « ils » ?

— Je ne sais pas. Je n'ai rien compris sauf que je gardais mes trois chéris... Si vous saviez, Monsieur, comme ils sont maigres !...